4e Année. — N° 193. Dimanche, 12 Septembre 1875.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

I. ROBE PRINCESSE. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Robe princesse. — Dessus de berceau au crochet tunisien. — Quatre dentelles au tricot. — Travail au crochet pour dessus de tabouret de piano. — Carré de toile à fils tirés. — Deux broderies sur filet. — Quatre carrés en filet de Cluny. — Costume en faille et vigogne. — Costume en drap et faille. — Huit chapeaux d'automne.

SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Robe princesse pour jour de réception en très-belle faille noire, tout unie, sans autre garniture qu'un large galon descendant de chaque côté des boutons, depuis l'encolure jusqu'au bas de la jupe. Ce galon est tissé en or fin et brodé de perles d'acier bleui. Parement fait d'un même galon plus large; une cordelière, or et soie bleue, traverse la jupe pour attacher sur le côté un sac aumônière. Sur le corsage, fichu en crêpe de Chine noire noué lâche sur la poitrine. Ce charmant modèle, d'une grande simplicité artistique et d'une élégance merveilleuse, nous a été donné par Mme Blanche Doclox, 1, rue Laffitte. Nous donnerons sur notre prochain supplément les patrons en grandeur naturelle de cette robe princesse.

2. Dessus de berceau au crochet tunisien. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — On commencera par monter les chaînettes.

1er *rang.* — 3 mailles en l'air, piquer dans la 2e maille, puis dans la première, sans tirer son aiguille. Continuer à faire 2 points sur les chaînettes, ce qui donne 5 bouclettes sur le crochet. Alors, d'un coup, on entre le crochet dans les 5 mailles à la fois; on refait 1 maille d'intervalle, puis on recommence une seconde coquille.

2e *rang.* — On fait 2 mailles en l'air, on pique dans la seconde maille; puis dans la bouclette qui réunit les 5 mailles de la coquille du rang précédent, sur la pointe de la seconde coquille, sur le point qui redescend après la pointe, on a 5 mailles sur le crochet dans lesquelles on entre à la fois; puis on recommence 2 mailles en l'air.

Quant à la broderie, elle se fait en soie de Chine ou soie d'Alger, au point lancé qui forme éventail au bas des coquilles, sur laine bleue, la broderie sera blanche; sur laine blanche, elle sera bleue.

3. Dentelle au tricot. — Montez 8 mailles.

1er *tour.* — 3 mailles simples; 1 en dedans, prenez-la à l'endroit en dessous, l'aiguille à gauche; 2 passes, 1 rétrécie, 2 passes, 1 rétrécie.

2e *tour.* — 1 passe, 2 mailles simples, 1 à l'envers, 2 mailles, 1 à l'envers, 1 en dedans, 1 passe, 1 rétrécie, 1 en dedans.

3e *tour.* — 7 mailles simples, 1 en dedans, 3 mailles simples.

4e *tour.* — Rabattez 3 mailles, 3 mailles simples, 1 en dedans, 1 passe, 1 rétrécie, 1 maille simple.

4. Dentelle au tricot. — Monter 11 mailles.

1er *tour.* — 2 mailles simples, 1 passe, 1 surjet simple, 1 passe double, 1 surjet simple, 1 passe, 1 surjet simple, 1 passe, 1 surjet simple.

2e *tour.* — 1 maille simple, 1 maille à l'envers, 3 mailles simples (1 maille à l'envers, 1 maille simple, 1 maille à l'envers, 1 maille simple dans la passe double), 2 mailles simples, 1 passe, 1 surjet simple.

Recommencer au 1er tour.

5. Dentelle au tricot. — Montez 11 mailles.

1er *rang.* — 1 surjet simple, 1 passe double, 1 surjet simple, 1 maille simple, 1 passe quadruple ou 4 fois le fil autour de l'aiguille, 3 mailles ensemble, 1 passe quadruple, 3 mailles ensemble.

2e *rang.* — 1 maille simple, 1 maille simple, 1 maille à l'envers, 1 maille simple, 1 maille à l'envers dans la passe quadruple, 1 maille simple, 1 maille simple, 1 maille à l'envers, 1 maille simple, 1 maille à l'envers dans la deuxième passe quadruple, 2 mailles simples, 1 maille simple, 1 maille à l'envers dans la passe double, 1 maille simple.

3e *rang.* — 1 surjet simple, 1 passe double, 1 surjet simple, 11 mailles simples.

4e *rang.* — 12 mailles simples, 1 maille simple, 1 maille à l'envers dans la passe double, 1 maille simple.

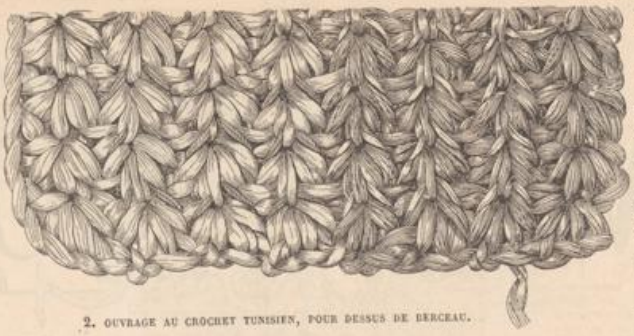
5e *rang.* — Comme le 3e.

6e *rang.* — Comme le 4e.

7e *rang.* — 1 surjet simple, 1 passe double, 1 surjet simple, 1 passe, 1 surjet simple, répétez la passe et le surjet simple 5 fois, 1 maille simple.

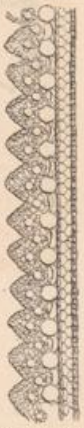
8e *rang.* — Comme le 4me.

9e *rang.* — Comme le 3me.



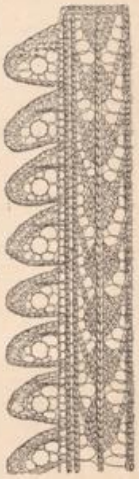
2. OUVRAGE AU CROCHET TUNISIEN, POUR DESSUS DE BERCEAU.

3. DENTELLE AU TRICOT.

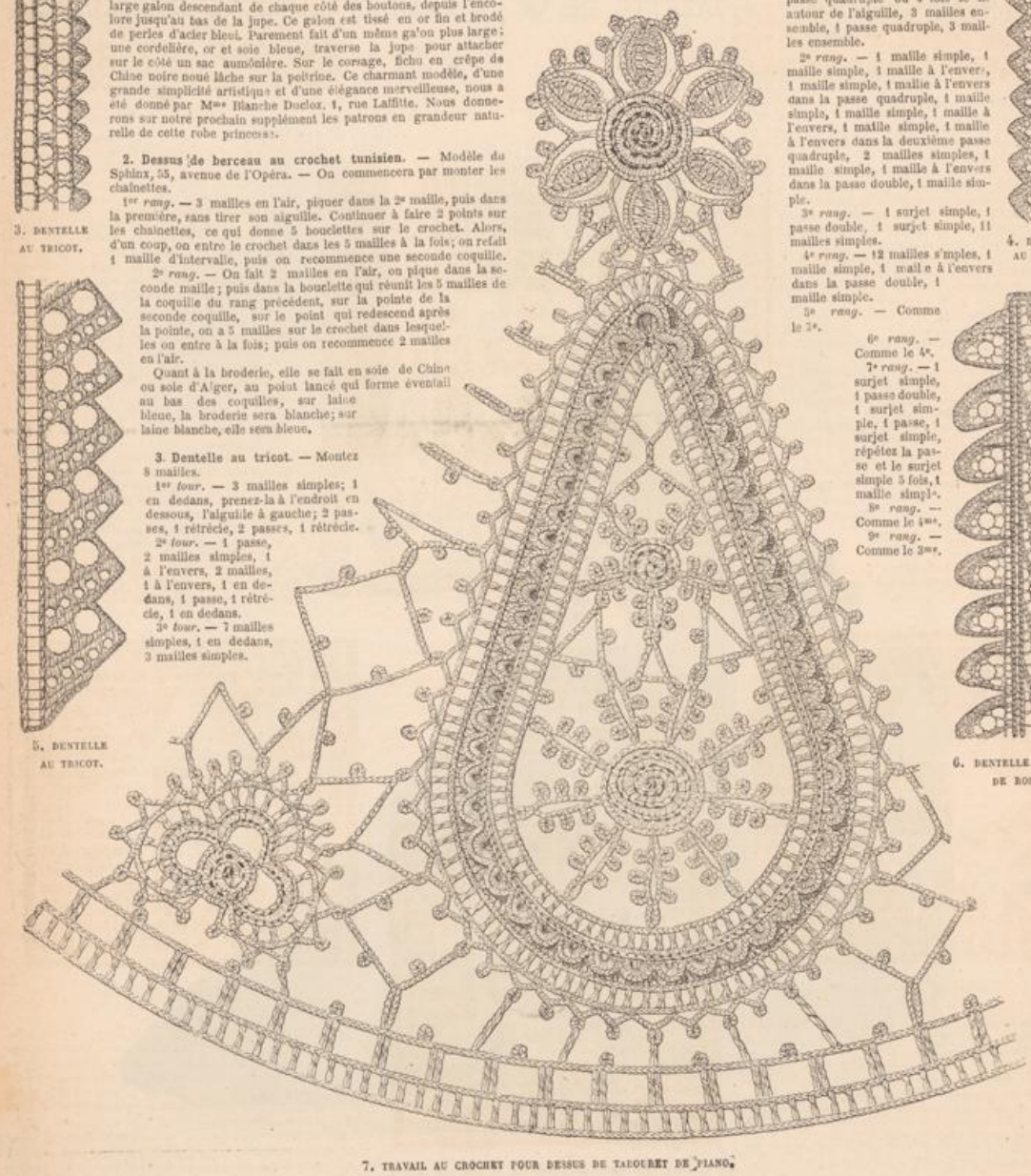


4. DENTELLE AU TRICOT.

5. DENTELLE AU TRICOT.



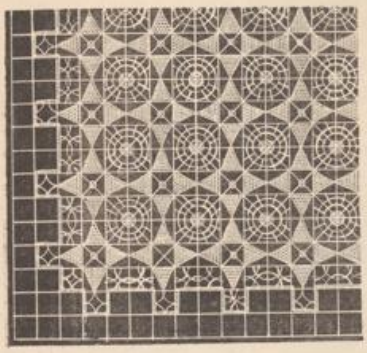
6. DENTELLE FEUILLES DE ROSES.



7. TRAVAIL AU CROCHET POUR DESSUS DE TABOURET DE PIANO.

10e *rang.* — Rabattez 4 mailles, 7 mailles simples, 1 maille simple, 1 maille à l'envers dans la passe double, 1 maille simple.

Quand vous finirez la quantité voulue de dentelle, faites 1 surjet simple, 1 passe double, 1 surjet simple, le reste uni; ensuite, le tour suivant, rabattez toutes les mailles, afin de ne pas finir trop près de la dentelle.



9. BRODERIE SUR FILET.

6. Dentelle feuille de rose au tricot. — On monte 12 mailles.

1er *tour.* — 1 maille sans tricoter, 3 mailles simples, 1 passe, 1 surjet double, c'est-à-dire 1 maille sans tricoter, 2 mailles ensemble tricotées, reprenez celle pas tricotée pour la mettre sur la rétrécie, 1 passe, 3 mailles simples, 1 passe, 2 mailles simples.

2e *tour.* — 3 mailles simples, 8 à l'envers, 2 mailles simples.

3e *tour.* — 1 maille sans tricoter, 3 mailles simples, 1 passe, 1 rétrécie, 1 maille simple, 1 passe, 1 maille simple, rétrécir, 1 passe, 3 mailles simples.

4e *tour.* — 4 mailles simples, 8 à l'envers, 2 mailles simples.

5e *tour.* — 1 maille sans tricoter, 1 maille simple, rétrécir, 1 passe, 4 mailles simples, 1 passe, rétrécir, 1 passe, 2 mailles simples, 4 passes.

4 fois le fil sur l'aiguille.

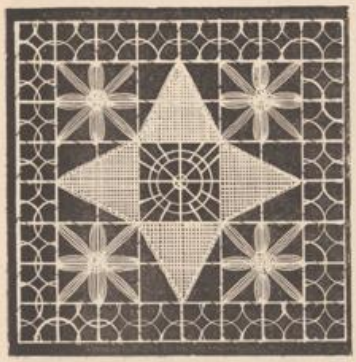
6e *tour.* — 2 mailles à l'endroit, 1 à l'envers, 1 maille simple, 1 à l'envers, 3 mailles simples, 8 à l'envers, 2 mailles simples.

7e *tour.* — 1 maille sans tricoter, rétrécir, 1 passe, 4 mailles simples, rétrécir, 1 passe, 1 maille simple.

8e *tour.* — Rabattre 7 mailles, 1 maille simple, 8 à l'envers, 2 à l'endroit.

Recommencez au premier tour.

7. Dessus de tabouret de piano au crochet. — Il faut commencer par le plus gros des macarons, qui se fait en tournant son crochet sur



12. CARRÉ EN FILET DE CLUNY.

lui-même en colimaçon jusqu'à ce que l'on ait au tour trente-six points; puis on fait les rayons avec picots qui encadrent ce médaillon.

On fait ensuite le plus petit des macarons, d'où ne partent que cinq rayons. Ces deux étoiles se relient à l'aide de barrettes lancées, barrettes faites au crochet.

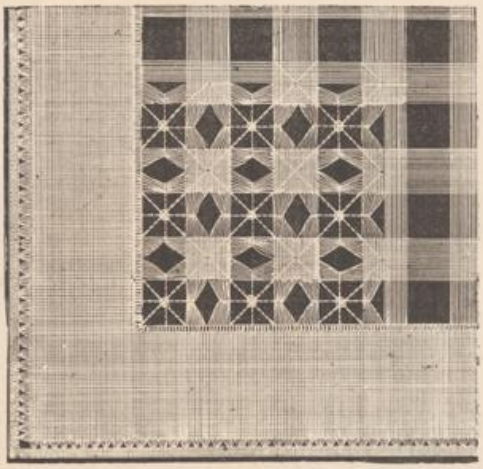
Ceci fait, on lance les chainettes qui forment l'ovale, et sur lesquelles s'appuieront les brides alternées de mailles en l'air qui forment le pied du cadre.

Au-dessus de ces brides, on exécute en brides graduées les dents festonnées qui forment relief, effet que l'on obtient

11. CARRÉ EN FILET DE CLUNY.

en prenant pied du rang de brides pleines derrière et au bas de la dent festonnée.

Au-dessus se trouve encore une rangée à galeries dont les espaces seront de trois chainettes et le nombre de brides plus nombreux qu'au premier pour bien fournir au cercle,



8. CARRÉ DE TOILE A FILS TIRÉS.

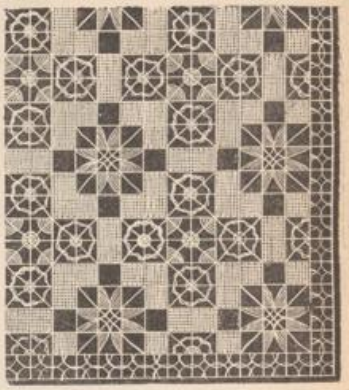
et enfin le petit rang léger à picot qui forme petite dentelle.

Il faut établir six côtes semblables, les faire rayonner autour de l'étoile du centre, puis les relier les unes aux autres à l'aide de barrettes lancées, suivant indications données par le modèle.

Les intervalles dans le bas étant, bien entendu, plus larges que dans le haut, ils doivent être remplis par les petits trèfles qui, eux, se font séparément et se relient ensuite.

14. CARRÉ EN FILET DE CLUNY.

Lorsque tout est assemblé, on fait le rang extérieur qui forme le cadre, rang au-dessus duquel s'en trouve un composé de triples brides s'alternant par cinq mailles en l'air, et l'autre de brides simples plus rapprochées, puisque deux



10. BRODERIE SUR FILET.

chainettes seules les séparent. On peut compléter par une des dentelles dont nous avons donné déjà bien des types.

8. Carré de toile à fils tirés. — Modèle de Notre-Dame de-Sion, 116, rue du Bac. — Ce travail produit un effet très-heureux, lorsque les carrés ou les entre-deux, disposés ainsi, s'alternent avec des carrés de guipure de crochet ou de filet. Pour exécuter cet ouvrage, on tire les fils en croix puis, à l'envers, on passe des fils qui, retenant dans leurs anneaux les brins restés libres, leur font prendre la position indiquée sur le dessin; les carrés, entièrement vides, se remplissent par des roues exécutées sur fils lancés.

Un large ourlet piqué à jours forme cadre; on trouve ces carrés ou ces entre-deux tout préparés.

9-10. Deux broderies sur filet. — Modèles de Notre-Dame-de-Sion. — Que de choses peuvent se faire, grâce à ces deux motifs si simples d'exécution et en même temps si réussis dans leur ensemble. Dans le dessin 10, nous n'avons que des roues cordonnées et des pyramides festonnées.

Dans l'autre dessin, qui porte le n° 9, les points sont plus variés, nous trouvons le point de toile, la roue à fils lancés, le point d'esprit, le point d'étoiles, et enfin le point d'anges; tous deux peuvent servir pour fonds de bonnets, barbes, pelotes, etc. et surtout pour encadrements de mouchoirs.

13. CARRÉ EN FILET DE CLUNY.

11 à 14. Quatre carrés en filet de Cluny. — Modèles de Notre-Dame-de-Sion. — Ces petits carrés, simples d'exécution, et dans lesquels il n'entre que des points de pyramide, de relief, d'esprit et d'étoiles, peuvent rendre infiniment de services pour compléter de grands travaux dans lesquels les entre-deux de toile et les grands carrés de filet se marient et s'alternent.

15. Costume bleu marine en faille et vigogne galonné d'argent. — Jupe en faille plissée; polonaise princesse, en vigogne très-légère, galonnée de cinq rangs de petit galon

d'argent. Un grand galon croisé argent et grosse tresse de laine garnit la robe. Le vêtement est complétement dégagé devant, de façon à laisser voir la taille, et très-court derrière; la même garniture se reproduit devant et derrière. Boutons d'argent. — Modèle de la maison Blanche Ducloz, 1, rue Laffitte.

16. Costume complet en drap gris et faille grise un peu plus foncée. — Jupe tout en faille, ornée d'un haut volant surmonté de cinq petits plissés. La tunique se compose, devant, de bandes alternant faille et drap. Cette tunique semble boutonnée tout le long en diagonale par des petits brandebourgs très-rapprochés et terminés par des boutons en passementerie. Corsage en faille grise. Vêtement de drap très-fuyant sur les hanches, sur un gilet de faille; les mêmes brandebourgs se retrouvent sur les côtés du paletot fuyant, qu'ils semblent rattacher au gilet de faille. Manches drap et faille avec brandebourgs à la couture extérieure. — Modèle de Mme Duboys, 31, rue d'Anjou.

17 ET 18. CHAPEAU A GRANDS BORDS EN FEUTRE GRIS (DEVANT ET DERRIÈRE).

17-18. Chapeau en feutre gris clair, à grands bords, et posé en arrière; un galon tissé à jour en soie blanche borde ce chapeau; en dessous, sur le bandeau, plume gris argent dont le pied est couvert par un nœud de faille blanche, mêlé de roses pompon: bouquet de plumes grises en dessus et touffes de roses rouges.

19-20. Capote en velours noir, coulissée avec bavolet derrière; un ruban de faille orne le dessus, forme des nœuds et des coques et vient se nouer en bride sous le menton; un gros nœud de faille s'échappe du bavolet; le bandeau de dessous est formé de plumes de merle bronzé, posées droites en diadème; un oiseau est disposé au-dessous, de façon à garnir tout le devant.

21. Chapeau en feutre noir, à bords relevés inégalement, et assez sur le côté gauche pour donner passage à un gros bouquet de roses thé; le bord est doublé en velours noir et bordé d'un galon natté autour de la calotte; torsade de faille noire, avec nœud retenant trois ailes variées.

22. Chapeau de feutre gris à larges bords doublés de velours noir et bordés d'un galon de soie gris. Le bord est relevé du côté gauche sur une touffe de fleurs roses; autour de la calotte torsade de velours gris, grande plume naturelle de deux ailes. Modèle de Mmes Moreau-Didsbury, 23, boulevard des Capucines.

23. Chapeau de jeune fille en feutre bleu marine; la calotte est ronde et très-basse, les bords ronds aussi et légèrement relevés tout autour; sur le chapeau, un large galon de soie bleu marine, tissé d'or et d'argent, forme un gros nœud sur le dessus, traverse deux fois la calotte et s'arrête sous le bord derrière en formant deux coques; deux boucles d'argent ciselé fixent les nœuds de galon; en dessous, bandeau de velours bleu, avec nœud de galon noué par une boucle.

24. Chapeau en velours marron, relevé devant, s'abaissant sur les côtés; les bords sont doublés en faille coulissée; le bandeau est fait en velours et orné d'une rose rouge; autour de la calotte, torsade de faille marron, touffe de plumes marron et roses rouges; nœud de ruban en faille marron derrière.

Ces divers modèles, d'automne et d'hiver, nous ont été fournis par Mmes Moreau-Didsbury, dont le goût sûr et l'i-

15. COSTUME EN FAILLE ET VIGOGNE GALONNÉ D'ARGENT.

16. COSTUME EN DRAP GRIS ET FAILLE GRISE.

1875 — Nº 193

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire à Paris

Toilettes de la Mte Cavally, 8 Bd des Capucines

Gants de la Parfumerie Rimmel, 39 rue de la Paix

magination artisti
tés qui seront ad
gantes.

EXPLICAT

Costume en étof
volant du bas est
petit volant plissé
petit biais de fai
également en tra

21.

22.

de la tunique est
par derrière et
taillé carrément
en faille marron.
petit volant de
Corsage en étoff
derrière. Manche
à raies coupé pa
Costume en ét
avec grand vola
tête et orné d'un
le bas. Tunique
faille, ornée du
cuirasse lacé de
bleue formant p
poitrine. Manch

magination artistique ne peuvent produire que les nouveautés qui seront adoptées par les femmes véritablement élégantes.

E. DOUGY.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Costume en étoffe de laine rayée bleue et marron. — Le volant du bas est en biais et froncé et se termine par un petit volant plissé pris en travers et sur lequel est posé un petit biais de faille marron; la tête du grand volant est également en travers avec petit biais de faille. Le tablier

21. CHAPEAU EN FEUTRE NOIR.

22. CHAPEAU DE FEUTRE GRIS.

de la tunique est rayé en éventail de biais de faille marron par derrière et disposé en sorte de pouf à deux étages, taillé carrément par le bas et dont la partie du milieu est en faille marron. Toute la deuxième jupe est encadrée d'un petit volant de travers avec petit biais de faille marron. Corsage en étoffe à raies et plastron de faille devant et derrière. Manches de faille ornées d'un petit plissé d'étoffe à raies coupé par un liséré de faille.

Costume en étoffe de laine rayée gris et bleu. — Jupon avec grand volant en biais froncé trois fois dans le haut, à tête et orné d'un petit volant de faille bleu marine dans le bas. Tunique carrée, drapée derrière sous un nœud de faille, ornée du même petit volant de faille bleue. Corsage-cuirasse lacé derrière et encadré d'un large biais de faille bleue formant pointe devant et derrière et remontant sur la poitrine. Manches à coudes, ornées d'un biais et d'un plissé

19. CAPOTE EN VELOURS NOIR (DEVANT).

au-dessous, posé à un petit intervalle. — Modèles de la maison Cavally, 10, boulevard des Capucines.

COURRIER DE LA MODE

J'ai aujourd'hui quelques renseignements précis à donner à nos abonnées sur les nouveautés de l'hiver prochain. J'ai vu un grand nombre de tissus en laine et en soie, et j'ai pu me convaincre que les damassés, les brochés, les carreaux et même les raies seraient encore préférés aux tissus unis qui s'emploient comme *fonds* de robe, biais, lisérés, plissés, etc. Les corsages-cuirasses, les draperies, se feront en étoffe de fantaisie. Il est bien entendu que je ne pose pas une règle absolue; j'indique seulement la ten-

20. CAPOTE EN VELOURS NOIR (DERRIÈRE).

MODÈLES DE Mmes MOLEAU-MISBURY.

dance de la mode, car il est certain que beaucoup de femmes n'abdiqueraient pas leur goût pour la faille, le cachemire et les draps unis. Donc, j'ai vu toutes ces choses, qui vont faire leur apparition dans quelque temps. Ce sont d'abord des damassés à fleurs, à dessins brochés soie sur laine, soie sur soie avec fond satin, soit d'une même teinte, soit de plusieurs teintes dans la même nuance, soit d'une ou plusieurs nuances, c'est-à-dire les dessins teintés dans un ton sur un fond différent, ce qui n'est guère de mon goût, soit dit en passant. Et puis encore des matelassés en laine et en soie; mais je ne crois pas que cette disposition voie renaître la vogue dont elle a joui l'hiver passé. Puis des pékins rayé satin sur soie. Toutes ces étoffes ont cela de

23. CHAPEAU DE JEUNE FILLE.

24. CHAPEAU EN VELOURS MARRON.

particulier, qu'elles sont fortes et épaisses, ce qui équivaut, ainsi que je l'ai déjà dit, à prédire le succès de la robe princesse. Impossible, en effet, avec du matelassé ou du damassé, de songer à des deuxièmes jupes, à des draperies. Seulement, nous n'y gagnerons pas grand'chose au point de vue de l'économie, attendu que tous ces tissus sont d'un prix très-élevé et que telle robe tout unie reviendra aussi cher que telle autre où une étoffe moins coûteuse aura été prodiguée. La robe princesse sera donc en grande faveur. Elle peut prendre, du reste, plus d'un aspect, grâce à des combinaisons de faille et de velours, avec les tissus brochés ou damassés. Nos couturières en renom livrent déjà carrière à leur imagination; ainsi Mme Duboys m'a montré, par exemple, des velours frappés et brochés qui sont des merveilles, et avec lesquels elle fera de splendides robes

princesses avec plastrons et manches en satin de la couleur de la robe. Ces velours se reproduisent en toute nuance; ainsi, par exemple, j'en ai vu sur fond en satin crème avec courant de fleurs en velours bleu très-pâle; un autre fond gris tendre avec fleurs en velours bleu marine; ces fleurs semblent découpées en velours, puis réappliquées et cordonnées tout autour avec de la soie jaune; c'est d'un effet étonnant.

Pour le jour, on retrouve ces étoffes ton sur ton en gros vert prune, havane, gris fer, etc., etc. Mais ce sont là des toilettes très-coûteuses. Mme Duboys pense aussi aux femmes raisonnables, ou, ce qui est plus juste, à celles qui ne peuvent se permettre une dépense exagérée. Elle a fait faire exprès pour sa maison, en Irlande et en Écosse, de charmants tissus de laine : les uns en gris, en havane, unis et à carreaux, seront combinés pour former des costumes qui ne coûteront pas plus de 175 fr., 200 fr. avec accessoires en faille, et, à mon avis, ces accessoires donnent une valeur bien plus grande que la modique somme de 25 fr. qu'ils représentent. Les tissus irlandais sont, en général, bleu marine avec carreaux formés par des filets en reliefs jaunes, blancs, rouges. On fera ainsi des costumes *inusables* ou des robes princesse avec garniture de faille au prix de 250 fr., et qui auront un cachet incontestable d'originalité et de distinction. A 300 francs, ces costumes ont une jupe de faille unie, 350 fr. la jupe garnie; les mêmes toilettes se feront au même prix en cachemire de l'Inde uni. Mme Duboys ne peut donner ici le prix de toutes ces toilettes. Elle prie instamment nos abonnées de vouloir bien en demander des échantillons et des renseignements, de fixer le prix approximatif qu'elles veulent mettre à leur commande : c'est le meilleur renseignement à donner, le seul qui puisse éviter des correspondances inutiles et des malendus.

Les vêtements semblables aux robes seront à peu près abandonnés pour l'hiver. Avec la robe princesse, on portera le manteau de drap garni de fourrure, allant sur toutes les robes. Quant aux formes, elles varieront à l'infini, se rapprochant toutes plus ou moins du paletot demi-cintré. Je ne sais pourquoi on a presque abandonné le manteau de velours si élégant, et qui pouvait être, suivant le goût de chaque personne ou sa destination, aussi simple ou aussi riche qu'on le désirait, sur lequel tout allait, fourrures et dentelles, et qui allait sur tout. J'ai quelque espoir qu'avec les robes princesse, faites en damassés, en pékin de soie ou en velours frappés, on reprendra le manteau de velours. Seulement, il est à craindre que les minuties ridicules de la mode actuelle n'exigent le paletot en velours uni de la nuance de la robe, ce qui serait un moyen d'augmenter d'autant le prix d'une toilette déjà très-dispendieuse.

Une remarque intéressante. Le noir est beaucoup moins porté qu'il y a quelques années. Tout le monde sacrifie au goût du jour, et le goût est aux nuances impossibles et sans nom.

Il n'y a plus de robes grises, vertes, bleues, marron; ce sont des couleurs indécises qui tiennent de trois ou quatre couleurs mêlées ensemble : le bleu se mélange de jaune et devient vert, ou de violet et devient prune; le vert présente des tons bruns ou gris; le marron est presque rouge ou à moitié violet; le gris s'irise de toutes les teintes connues, et ainsi de suite. C'est à qui, parmi les artistes en modes, trouvera une nuance *inconnue* pour la produire et lui faire un succès de vogue. En thèse générale, point de couleurs bruyantes et tapageuses : des demi-teintes, des teintes pâles ou fausses, mais rien d'éclatant. Comme garniture, le galon natté régnera en maître; néanmoins, comme on en voit déjà partout, il est certain que les grandes maisons chercheront et trouveront autre chose; l'or, l'argent et l'acier, sous forme de rubans lissés, avec ou sans mélange de soie, se retrouveront un peu partout, voire même sur les chapeaux; naturellement, les robes de bal prendront leur part de l'engouement général du moment, et je n'y vois aucun inconvénient, au contraire, puisque je suis d'avis que ce genre d'ornement ne devrait pas se promener à pied et en plein jour; puis on continuera à porter des effilés très-hauts, des franges fantaisies avec des têtes quadrillées, des flots de pompons et des glands, ce qui compose toujours une garniture très-chère. Les franges garniront les draperies, tandis que les galons seront évidemment destinés à orner les robes unies et les robes princesse.

La mode des sacs suspendus par une cordellière, des rubans et des poches apparentes est devenue générale; presque toutes les toilettes, tous les costumes, sont ornés de cet accessoire renouvelé de nos grand'mères. Ce n'est ni bien joli ni bien commode... mais c'est la mode : cette raison est la meilleure de toutes.

MARIE DE SAVERNY.

LES DANGERS D'UNE ÉDUCATION FRIVOLE

Un triste hasard que je bénis pourtant, puisqu'il m'a fourni l'occasion d'être utile, m'a fait assister à un spectacle navrant : la mort d'une femme jeune, belle et charmante, qui vient de finir une vie d'épreuves et de luttes, sur le lit de sangle d'une mansarde, et dans le dénûment le plus affreux.

La secousse morale que j'ai ressentie m'a laissée dans un grand abattement de corps et d'esprit, et je ne saurais, je l'avoue, parler aujourd'hui à mes lectrices sur le ton d'une causerie ordinaire; ma pensée et mon cœur sont tout entiers à la pauvre morte.

Mais je vais, si vous le permettez, remplacer mes théories et mes appréciations habituelles par le simple récit de l'histoire douloureuse au dénoûment de laquelle je viens d'assister. Ce récit renferme, d'ailleurs, plus d'un enseignement, et je ne sortirai pas de mon thème favori, en retraçant à cette place l'histoire d'une vie si vaillamment commencée, si tristement finie; je donnerai, je crois, par un exemple frappant, une forme vivante à ma pensée.

J'ai connu Mme de B... tout enfant; son père occupait, dans la ville qu'habitait ma famille, une de ces hautes positions, qui nécessitent une vie de luxe et de représentation, à laquelle suffisent à peine les appointements affectés à ces fonctions. Sa mère personnifiait, dans la plus grande acception du mot, la femme élégante et mondaine : c'est-à-dire que chacun vantait le charme de sa personne, la grâce de son accueil et sa souveraine distinction. Malheureusement, ces dons charmants, ces rares qualités extérieures, cachaient une âme molle et vaine, un esprit frivole, un cœur léger. Cette femme, si élégamment supérieure en apparence, était incapable d'allier les obligations du monde et de sa situation officielle avec les devoirs qu'impose la maternité, devoirs complexes, et, disons-le, souvent difficiles à remplir, mais dont une mère n'a, sous aucun prétexte, le droit de s'affranchir. A part le temps que sa mère passait à rectifier telle ou telle imperfection de sa toilette, ma pauvre et gentille amie était livrée aux soins d'une femme de chambre grondeuse et sotte. Aussi que d'heures d'ennui et de désœuvrement! C'est alors que nous tous liâmes de cette amitié d'enfance qui subsiste à travers les temps, et bien des pleurs furent versés de part et d'autre, quand on décida que ma jeune amie irait faire au couvent son éducation. Mais tous les ans, aux vacances, nous nous retrouvions avec ce bonheur qui est l'apanage des sentiments enfantins.

Pendant son séjour au couvent, sa mère mourut. Moi je quittai X... avec ma famille pour venir habiter Paris. Lorsqu'elle revint chez son père après six années d'éloignement, elle se trouva donc maîtresse de maison; situation bien faite pour éblouir une jeune pensionnaire. Cependant sa nature essentiellement fine, son élégance native, enfin, une grâce particulière, héritage de sa mère qui semblait revivre en elle, la placèrent en peu de temps à la hauteur de ce rôle. Dans la fréquente correspondance qui continuait l'intimité des deux enfants devenues jeunes filles, il ne fut bientôt question, de sa part, que de dîners somptueux, de réceptions officielles. La charmante créature recevait partout les hommages dus à sa beauté, à son esprit et aussi, disons-le, à la haute situation de son père; toute fière de ses succès, elle m'en faisait longuement l'énumération.

Dans une correspondance de jeune fille, il est toujours question de mariage, et bien des fois mon amie m'avait confié ses sentiments sur les projets que l'on formait pour elle. Un jour, elle m'annonça qu'elle était recherchée par M. de B... et ne cacha pas qu'elle était fort bien disposée en sa faveur, malgré l'opposition assez vive que son père faisait à cette union. Je reçus bientôt d'elle une lettre triomphante, qu'un singulier hasard m'a fait conserver, tandis que j'ai anéanti bien d'autres souvenirs. Je transcris ici cette lettre pour montrer avec quelle joie ma pauvre amie entrait dans cette vie nouvelle :

« Enfin, mon père consent! Mon mariage avec M. de B... est arrêté et je t'arrive demain; nous choisirons la corbeille ensemble. Félicite-moi, car je suis bien heureuse; je n'ai qu'une peur : c'est de mourir avant d'être sa femme. »

Elle arriva en effet le lendemain, et je passe sous silence ses enthousiasmes, ses enfantillages, ses folies...

Je n'ai pas encore parlé de son fiancé, il est cependant nécessaire de le faire connaître. Grand, brun, l'œil hardi, la moustache fine, voilà pour le physique. Quant au moral, le portrait est moins séduisant. Sa personnalité tout entière était l'expression exacte de cette jeunesse riche et oisive, que l'adversité trouve sans armes pour la combattre, le malheur sans force pour le supporter.

A vingt-trois ans, il avait dissipé une fortune assez considérable dont il avait été le maître fort jeune, et s'était engagé dans un régiment de cavalerie. Il n'avait pas tardé à prendre en dégoût son nouvel état; et bien qu'il eût obtenu très-rapidement le grade de sous-lieutenant, il s'empressa de donner sa démission, aussitôt marié, d'accord en cela, du reste, avec sa femme.

J'aurais tort cependant de vouloir peindre cet homme sous un jour absolument mauvais; il a montré de grands et généreux sentiments et a su inspirer à sa femme un attachement profond, que la pauvre créature lui a gardé en son cœur jusqu'à sa dernière heure; mais il était de cette race fatale d'inconséquents, qui marchent au hasard dans la vie, sans souci du lendemain, et préparent ainsi, sans en avoir conscience, la ruine et le malheur des êtres qui leur sont les plus chers.

Le mariage accompli, le couple amoureux s'enfuit bien vite en Italie, en Suisse, partout où les porta leur fantaisie, et c'est à peine si l'ingrate me donna deux fois de ses nouvelles; mais ses petites lettres étaient si pleines de bonheur, que je n'eus pas le courage de lui en vouloir. Qui sait le temps qu'eût duré ce voyage si un coup de foudre n'eût ramené soudain le couple heureux aux tristes réalités de la vie! Le père de la jeune femme venait de mourir subitement, et ce fut moi qui fus chargée par des parents éloignés de prévenir mes amis; ils tombèrent chez moi un matin. Je proposai alors à la pauvre affligée de rester auprès de moi pendant que son mari irait régler à X... leurs affaires d'intérêt.

Une déception se joignit à leur douleur. M. de *** avait donné en dot à sa fille tout ce qu'il possédait de fortune personnelle, ne se réservant que son traitement. Les 200,000 fr. reçus déjà, devenaient donc l'unique patrimoine de ces deux jeunes gens habitués tous deux au luxe et à la grande vie.

Une femme élevée d'une façon simple et sérieuse se fût facilement accommodée de cette médiocrité qui, avec une certaine entente des petites choses de la vie, est presque l'aisance; mais, hélas! qui donc lui avait appris comment on double ses ressources par une sage économie? Comment pouvait-elle savoir ces mille secrets d'intérieur, que toute femme riche ou pauvre devrait connaître, puisque sa mère, ignorante elle-même de ces choses, n'avait pu l'en instruire?

On vécut donc comme auparavant, et bientôt un bébé charmant vint apporter, avec une somme plus grande de bonheur, un surcroît de dépenses. Je les voyais vivre avec cette insouciance funeste, et je m'en affligeais sans oser les prévenir. Je me hasardai pourtant un jour à leur dire mes craintes pour l'avenir; on me répondit en me parlant d'espérances fantastiques, de merveilleuses spéculations qui devaient, non point réparer les brèches, mais donner une fortune princière. Tout cela dura plusieurs années, pendant lesquelles je dus croire mes amis heureux. Aucune préoccupation ne paraissait troubler leur vie, et si parfois un nuage passait sur le front de la jeune femme, un mot de son mari le dissipait.

Un changement visible s'opéra pourtant graduellement. Je vis disparaître petit à petit les bijoux précieux, mais dont la perte ne laissait pas grand regret; ils devaient être remplacés sous peu par d'autres plus beaux. Un jour, je trouvai ma pauvre amie pâle et glacée. « Qu'as-tu donc? m'écriai-je. — Je viens d'avoir une cruelle humiliation, me dit-elle. Je n'ai pas pu payer la note d'un fournisseur, et j'ai subi ses insolences. » Il s'agissait d'une somme assez forte; mais mon amitié put cependant, ce jour-là, leur venir en aide. Hélas! c'était le premier pas dans cette voie qui les conduisit à une ruine absolue.

Enfin arriva cette terrible époque où chacun eut à supporter sa part des malheurs publics. Je dus quitter Paris au moment de l'investissement, et n'y revins qu'une année plus tard. J'écrivis plusieurs fois à mes amis pendant ce temps, et ne reçus aucune réponse. Aussitôt revenue, je courus à leur ancien logement; ils avaient disparu sans laisser leur adresse. Je ne bornai pas là mes recherches, et fis tout ce qu'il est possible de faire pour les retrouver sans y parvenir. Un temps assez long se passa encore, lorsque l'autre jour je reçus, non affranchie, une lettre d'une écriture tremblée, méconnaissable, et qui contenait ces mots :

« Une ancienne et malheureuse amie se meurt; si vous voulez la voir, demandez Mme D..., rue..., à Batignolles. »

Malgré l'obscurité de ce billet, malgré le changement de nom, je devinai...

J'éprouve un serrement de cœur inexprimable au souvenir de ce que je vis. Comment vous retracer cette misère? comment vous peindre les ravages de la douleur et de la maladie sur cette belle et charmante créature? Notre entrevue fut déchirante et faillit coûter à la malheureuse le peu de vie qui lui restait.

« Oui, c'est moi, me dit-elle d'une voix creuse; je t'ai rencontrée, il y a deux mois, dans la rue; je t'ai suivie, j'ai vu où tu demeurais; mais je n'ai pas voulu t'imposer la charge de ma misère. En face de la mort, le courage m'a manqué; j'ai eu peur de mourir seule. » Son isolement me frappa alors, je n'avais encore pensé qu'à elle; je suffoquais; pourtant je lui demandai : « Ton mari?... — Mort de maladie, obscurément et sans gloire, pendant le siége, sur un lit d'ambulance. » Je n'osai plus ajouter : « Ton enfant?... » Elle me comprit et me dit avec un accent que rien ne saurait rendre : « Ma fille est morte aussi; c'est là le seul bonheur que Dieu m'ait envoyé, elle est désormais à l'abri de la douleur et de la misère. » Pour qui avait vu de près la tendresse exaltée de cette mère, ces mots donnaient la mesure de l'étendue de ses souffrances. Voici ce qu'elle me raconta, non point tout de suite, mais à différentes reprises et selon que la phthisie galopante dont elle subissait les dernières phases, oppressait sa poitrine ou lui laissait un moment de répit :

« Mon mari mort, je restai avec cette petite fille que tu as connue si charmante, mais si frêle, et je vécus de la vie de misères commune à tous pendant ces longs mois du siége, voyant mon enfant perdre chaque jour, chaque

heure, un peu de ses forces et de sa vie. Pourtant elle résista aux privations et aux souffrances, et nous traversâmes tant bien que mal la terreur de la Commune, perdues dans un coin, oubliées de tous, épuisant une à une mes dernières ressources. Enfin la délivrance vint. Je saluai nos soldats de Versailles d'un sourire d'espoir. Avec du courage et de la volonté, pensai-je, je saurai bien mettre mon enfant à l'abri de la faim et du froid; c'était là toute mon ambition, à moi dont l'enfance s'était écoulée dans le bien-être et le luxe!

« Hélas! volonté, courage, ne servirent qu'à prouver mon impuissance. Je cherchai à renouer quelques relations; mais je n'osai bientôt plus me présenter chez mes anciens amis; la froideur glacée des uns, l'humiliante pitié des autres me démontrèrent bien vite que ma pauvre robe noire, usée et raccommodée, gênait leur accueil. On me procura pourtant quelques leçons; je fus jugée bien vite insuffisante et remerciée .. Tu sais que je jouais assez bien du piano, mais ce talent n'était encore que superficiel, et il y a loin des succès que l'on recueille en exécutant un morceau étudié à la science nécessaire pour enseigner avec fruit. Je me présentai alors dans plusieurs maisons de commerce, mais je n'avais pas de répondants, et, d'ailleurs, ma figure pâle et triste me fit refuser partout. Enfin, une brave femme qui habite la même maison que moi me proposa, en dernier recours, de me faire avoir des ouvrages de couture dans le magasin qui l'occupait elle-même. Mon inexpérience et mon peu d'habileté me rendirent encore ce secours insuffisant. C'est à peine si, en travaillant douze heures par jour, je parvenais à payer la maigre nourriture dont je réservais la meilleure part à ma pauvre chérie. Que te dirai-je encore? Voilà trois mois qu'elle est morte. Une fluxion de poitrine la trouva épuisée et sans forces, et l'enleva en quelques jours...

« Comment ai-je vécu depuis? je ne sais; en partie de la charité de cette pauvre femme, ma voisine. Puis j'ai pris froid, aussi un jour, dans cette mansarde mal close et glacée, et depuis je suis sur ce lit. Sentant la fin approcher, je me suis souvenue que tu m'avais aimée, et je t'ai écrit parce que je savais bien que je ne t'affligerais pas longtemps du triste spectacle de ma misère et de mes douleurs.

« Oh! me dit-elle encore, sais-tu la véritable cause de mes cruelles souffrances? c'est l'éducation que j'ai reçue. Si on avait su faire de moi une femme sage, raisonnable, instruite, j'aurais su régler ma vie selon ma modeste fortune; j'aurais pris sur mon mari une salutaire influence, en l'encourageant au travail, en le mettant en garde contre de folles espérances; puis, si la misère m'avait, malgré tout, forcée à ne chercher qu'en moi-même mes seules ressources, j'aurais trouvé, dans un talent pratique et dans l'habitude du travail, une mine précieuse où j'aurais puisé, pour ma fille et pour moi, la santé et la vie. »

Je m'arrête, car ces dernières paroles de la mourante renferment la conclusion à laquelle mon esprit veut s'attacher. En effet, l'éducation de la femme, telle qu'elle est comprise et pratiquée en général, ne saurait la mettre à l'abri des éventualités de l'existence, et je trouve souverainement injuste de la vouer par cette éducation systématiquement frivole à la misère et à la souffrance, sous prétexte d'incapacité primordiale.

La réforme que je demande ne répondrait pas seulement, du reste, à un légitime sentiment de philanthropie humanitaire, elle réaliserait aussi un véritable progrès social; car si toutes les femmes ne sont pas destinées à ces luttes contre les nécessités matérielles de la vie, toutes sont élevées dans le but final du mariage et de la maternité. Toutes donc doivent recevoir un enseignement à la fois sérieux et pratique, qui seul peut les élever à la hauteur de leurs devoirs.

MARIE DE SAVERNY.

LA VOIX DU CŒUR

(Suite)

XVIII

La princesse caressait cette insensible, comme si elle eût voulu lui solder tout ce dont elle avait frustré son enfance. Et alors passait entre ses lèvres comme un sanglot ou une prière.

— Frédéric! murmurait la mère et la femme repentante.

Thérèse surprit ce nom, et sa grande âme demanda à Dieu paix et miséricorde pour celle qui souffrait si humblement.

Claude de Drontheim crut saisir un éclair de sentiment raisonné dans le regard de Mariette au moment où ses yeux, s'ouvrant tout grands, se posèrent sur la princesse. Mais, hélas! ce ne fut qu'un éclair! La science du jeune homme était sans cesse aux prises avec les craintes que faisait naître chaque nouvelle crise à laquelle Mariette était en proie. Il souffrait vaillamment, Claude de Drontheim : la princesse acceptait les soins qu'il donnait à sa fille, sans songer à s'enquérir de ce qu'il était, pas plus qu'elle ne cherchait à prévoir s'il n'y aurait point danger à rompre, pour lui ou pour Mariette, après sa guérison, si elle devait guérir, cette constante intimité? Elle allait droit devant elle : la mère voulait reconquérir son enfant, n'importe à quel prix.

André de Versault passait la plus grande partie des jours qui s'écoulaient dans une triste uniformité près de la princesse. Il voyait Thérèse dans son état normal, simple, noble, forte et tendre.

Un jour qu'il crayonnait une pose non cherchée de Thérèse, il fut interrompu dans son étude par la voix de la princesse qui l'appelait dans le jardin.

Il la rejoignit, tandis que Mariette errait, indécise et distraite, d'un point à un autre, portant sur tout et nulle part un regard vague.

Les jappements d'un chien lui firent relever la tête. Elle écouta... monta le perron et rentra dans le salon. Elle se mit au piano, frappa quelques accords étranges, puis elle s'éloigna.

Claude de Drontheim entrait à ce moment; il amenait le bull-terrier, qui s'élança grondeur et frétillant vers Mariette.

Elle le prit, le caressa et demanda :

— Son nom?

— Fox, répliqua Claude joyeux de cette interrogation.

— Et Julia, où donc est-elle? je ne la vois plus.

Et, sans attendre une réponse quelconque, l'insensée s'en alla sans but tout droit devant elle.

Un pâle soleil d'hiver brillait, mais sans rayonnements. Mariette vit une porte entr'ouverte faisant accéder du vestibule au salon; elle franchit cette porte, et du vestibule elle guetta dans la cour des piffrari en pittoresques haillons, prenant des poses sculpturales, tandis qu'ils jouaient pour des enfants au teint bistré des mélodies étranges et qui surprenaient le tympan.

Un de ces petits danseurs, en voyant la jeune fille, tendit son tambour de basque, et, par sa mimique suppliante, cherchait à stimuler sa charité.

Elle y fut insensible, mais cependant elle appela l'enfant.

Que se passait-il dans le chaos du cerveau de celle qui portait le nom de Sagesse?

La petite fille cherchait à ouvrir la lourde porte vitrée, fermée à clef, précaution prise depuis l'arrivée de la princesse chez lady Clarck. Mariette, intérieurement, aidait à l'enfant; mais leurs efforts réunis restant infructueux, elle appela.

Lisbeth répondit à l'appel de la jeune fille.

C'est Lisbeth, le lecteur s'en souvient, qui rudoya si fort la pauvre petite, le jour où elle fut recueillie à Saint-Hubert par la princesse. Lisbeth n'osait ni refuser ni ouvrir cette porte.

— Ouvrez, je le veux! commanda Mariette.

— Mme la princesse défend que cette porte soit ouverte, répliqua Lisbeth.

Une lueur ayant traversé les ténèbres de son cerveau :

— Je vous hais, cria Mariette. Vous êtes méchante!

Et Mariette rentra dans le salon. Sur la table, elle trouva tout ouvert l'album sur lequel André avait esquissé la ressemblance de Thérèse. Chose bizarre! Mariette, qui ne reconnaissait point l'amie vivante qui lui était si chère, pleura en voyant l'esquisse qu'André en avait faite. Elle restait abîmée dans cette contemplation, n'entendant pas plus les petits jappements d'impatience de Fox que l'appel de Thérèse.

Thérèse s'approcha doucement de Mariette, elle prit sa main qu'elle serra doucement dans les siennes. Cette main était brûlante et absolument insensible. Le corps de Mariette se tenait rigidement droit par un effet d'aplomb accidentel, mais auquel sa volonté n'était pour rien.

Claude, la princesse et André rentraient dans le salon. Ils crurent à une occupation quelconque de Mariette. Hélas! son esprit errant ne percevait rien de ce qui l'entourait!...

Tout à coup, elle releva la tête et regarda autour d'elle; mais rien de l'actualité ne lui fut perceptible. Au bout d'un instant de cette vague observation, elle se baissa près de la cheminée, comme si elle eût cherché quelque chose sur le parquet, écoutant... Et puis, elle se releva d'un bond, la honte au front et emplissant ses yeux de larmes brûlantes...

— Jacques Gervais!... balbutia-t-elle. Demain le vol sera découvert... Et la fille du forçat, accusée comme lui... Où fuir? mon Dieu!

Elle s'approcha d'un angle du salon, écoutant et regardant toujours. Elle marchait sans bruit pour revenir à la place qu'elle avait quittée.

— Ils sont deux... Le marquis, l'homme fatal, prend dans le comptoir... Demain l'on saura le vol...

La princesse s'avançait pour ramener Mariette à sa vie présente, en lui disant :

— Tu es ma fille! .. et qu'importe ce qu'a fait Jacques Gervais?... Il est rentré dans l'ombre d'où jamais il n'eût dû sortir.

Claude de Drontheim, qui voyait dans les révélations involontaires de l'insensée la chance par elles d'arriver à sa guérison, Claude lui fit signe de se taire.

Mariette reprit, à voix presque éteinte :

— Julia dort... Sa mère va rentrer... et lui...

Elle se tut et s'affaissa sur elle-même, comme si elle eût ployé sous un faix excédant ses forces; mais elle ne s'évanouit point.

Claude interrogea le pouls de la jeune fille; il battait vite et fort; et le contact de sa main ne la trouva qu'indifférente.

La princesse, les yeux noyés, regardait sa fille. Qui pourrait exprimer la mentale prière que la mère faisait à Dieu?... Ce fut Thérèse qui rompit ce silence douloureux gardé par tous.

— Chère sœur, je vais aller interroger de nouveau la bonne Mme Durand; et si Mariette s'est souvenue, peut-être en détruisant ce souvenir la pourra-t-on guérir.

— Monsieur de Versault, dit la princesse, accompagnez ma sœur, je vous prie.

Lisbeth répondit à l'appel que le timbre lui porta, et revint bientôt avec le chapeau et la pelisse de Thérèse, et, sans attendre qu'on eût fait avancer une voiture, les jeunes gens gagnèrent l'avenue de l'Impératrice.

Trois personnages les croisèrent alors qu'ils gagnaient la chaussée. Ces trois hommes parurent surpris de voir s'ouvrir la grille du jardin... Ils se séparèrent, et chacun s'en alla de son côté.

Mariette, sortant de son état cataleptique, regarda autour d'elle avec une surprise extrême, et, remarquant le bull terrier :

— *Come her!* dit-elle en faisant claquer son pouce et son index l'un contre l'autre.

Le petit dog sauta, joyeux, contre celle qui l'appelait, et courut après la boule de papier que Mariette lui jeta.

— Vous me le donnez? demanda-t-elle à Claude.

Claude hésitait à se séparer de son fidèle chien.

— Oh! donnez-le moi, je vous prie, je le rendrai très-heureux.

— Je veux bien, répliqua le jeune homme, qui ne sut résister à la suppliante expression que montrait le visage de la jeune fille. Je veux bien, répéta Claude, mais à une condition.

— Laquelle? demanda Mariette.

— Vous direz à la princesse pourquoi vous avez quitté Saint-Hubert.

— Saint-Hubert? répéta Mariette.

— Oui, Saint-Hubert, insista Claude.

— Je ne sais...

Elle fouillait dans ses souvenirs; et, passant sa main sur son front, elle le pressait convulsivement.

— A Saint-Hubert, ma mignonne, où Bastienne te torturait, pauvre chère abandonnée, insista la princesse.

Il y eut sans doute dans la voix de la princesse un puissant aimant, car elle attira l'insensée qui vint, joyeuse, avec une grâce indicible, s'agenouiller devant elle.

— Oui, oui, je me souviens. Une belle dame y vint; elle m'emmena. Mais je ne la vois plus... Le soir, j'allai coucher dans sa chambre, et la fée aux cheveux d'or quitta ses longues boucles, ses dents de perles, et il ne resta plus qu'une affreuse vieille qui, me prenant par le bras, m'envoya dormir dans un cabinet, où j'avais bien peur...

— Miss Dale? interrompit la princesse.

— Miss Dale, répéta Mariette.

La princesse se taisait, oppressée qu'elle était par l'espérance.

— Continuez, madame, d'interroger le passé, insista Claude, qui observait froidement, en étouffant son cœur, dans lequel la joie, l'espérance et l'amour rayonnaient.

— Et Bastienne, te souviens-tu de Bastienne? reprit la princesse.

Une grande frayeur pâlit le visage de la jeune fille, qui se pressa contre la princesse, y cherchant un refuge contre la vieille tortionnaire de son enfance.

— Ne dites pas son nom!... reprit-elle avec mystère. Jacques Gervais viendrait, et...

— Ne crains rien, répliqua la princesse; Jacques Gervais n'est plus.

— Ah!... il est mort? demanda curieusement Mariette.

— Oui... mort... disparu.

— Donnez-moi un crêpe noir pour mettre en deuil les abeilles... Et moi, habillez-moi de noir... je suis orpheline.

Jacques Gervais! Ce nom était bien le sombre voile qui obscurcissait l'intelligence de la pauvre enfant! et quel deuil plus indélébile que le crime paternel pouvait peser sur Mariette?

Claude de Drontheim, marchant dans le salon, absorbé qu'il était à la recherche du moyen de fixer la raison errante de la jeune fille, passa sous son regard.

— Oh! je vous en prie, ne frappez point le petit dog.

Claude ne répondit point.

— Pourquoi ne dit-il rien, lui? demanda-t-elle à la princesse.

— Il ne t'a pas entendue, chère enfant.

— Il est beau! mais lui, à Saint-Hubert, était beau comme lui.

Elle s'approcha de Claude, prit son bras; et comme la haute taille du jeune homme l'empêchait de voir sur son front les traces d'une cicatrice qu'elle y cherchait :

— Lui, portait au front une large blessure que le forçat y avait faite. Et puis le soir...

Elle s'interrompit violemment et chercha sur elle, autour d'elle, avec crainte, puis avec colère. Et ne trouvant point ce qui lui était cher ou précieux, elle frappa violemment ses mains l'une contre l'autre.

— Oh! mon lilas blanc! Jacques Gervais l'a volé, je vais mourir.

Des larmes brûlantes roulèrent sur ses joues, tandis que des sanglots déchirants convulsionnaient la pauvre enfant.

— Mon Dieu! elle va mourir! exclama la princesse.

— Non, madame, répondit Claude. La raison revient par le cœur. Espérez! espérons! ajouta-t-il plus bas.

Un bruit se fit dans le vestibule, une porte s'ouvrit et milady Clarck entra.

Milady, toujours drapée dans la plus rigide étiquette, s'avança vers la princesse. Cependant, en signe de quelques degrés franchis par l'intimité, elle était suivie de deux kings-charles tenus en laisse, et le plus minuscule des trois était douillettement couché sur son manchon de zibeline. L'arrivée des épagneuls porta sans doute ombrage à Fox, qui bondit furieux et roula les *little fellows*.

Bien que Claude s'empressât de faire rentrer Fox dans le devoir, il fut prévenu par Mariette, qui reprenait absolument sa physionomie enchanteresse.

Son petit camarade sous le bras, elle fit des excuses à milady.

— Oh! my dear! oh! very well!.. , exclama celle-ci.

Et la joie la plus sympathique s'épanouit sur les traits de la noble Anglaise.

— Madame la princesse, l'Éternel déploie l'arc-en-ciel au-dessus des douleurs qui vous ont éprouvée. Je bénis l'Éternel... Je viendrai officiellement demander une faveur à votre satisfaction.

— Je serai heureuse, milady, de vous témoigner ma gratitude, répliqua la princesse, qui ne pouvait soupçonner ce que désirait milady Clarck.

Claude dut en avoir un doute ombrageux, car il pâlit, au point que la princesse lui demanda avec sollicitude :

— Êtes-vous indisposé, monsieur de Drontheim?

— Non, non, madame. Mais il fait très-chaud ici... je vais prendre l'air un instant dans le jardin.

Il ouvrit une porte-fenêtre, et le petit bull voulant suivre son maître, Mariette obéit à son instinctive impulsion.

La démarche de la jeune fille se dégageait de son incohérente précipitation. Elle redevenait la Grâce. Claude lui offrit son bras et elle le prit sans brusquerie. Dans le regard du jeune homme, il y avait une religieuse tendresse. Mariette en sentait-elle la magnétique puissance? qui peut le dire! Toujours est-il que son regard se leva vers le ciel pour se porter sur Claude :

— Quel beau temps! dit-elle.

Et elle aspira lentement une bouffée d'air.

— La vie vous semble douce, n'est-ce pas?

— La vie? oui... la fauvette chantait... les violettes, les asphodèles, autour de lui s'épanouissaient dans la mousse... Les fougères le cachaient...

— Vous le revoyez?...

— Il est là, et là.

Et une main sur son cœur, l'autre sur son front, elle leva sur Claude ses yeux bleus comme le ciel.

Claude haletait d'espoir et de crainte que le souffle morbide de la folie n'éteignît cette lueur si tendre qui s'échappait du cœur de la jeune fille.

(*A suivre.*) I. ALLIN.

Nous apprenons que le ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts a souscrit à cinquante exemplaires du recueil illustré qui se publie sous ce titre : *La Mosaïque*.

Cette marque d'encouragement est un titre précieux pour une publication qui s'est toujours proposé pour but de joindre l'utile à l'agréable, et de présenter à ses abonnés, sous une forme artistique ne laissant rien à désirer, les enseignements de la plus pure morale. La souscription du ministère de l'instruction publique sera pour *la Mosaïque* comme un nouveau passe-port près des familles; elle lui ouvrira tous les foyers et aidera puissamment à la propagande du bien, du beau et du vrai que cette publication a entreprise dans les limites de son action et de ses moyens.

HYGIÈNE DES ODEURS ET DES PARFUMS

L'article publié dernièrement par notre aimable rédactrice sur les odeurs, considérées au point de vue du bon goût et de la bienséance, m'a suggéré la pensée de traiter le même sujet au point de vue de l'hygiène.

Les odeurs et les parfums sont perçus par un organe spécial qui a son siége dans les fosses nasales et qui en transmet l'impression directement au cerveau par l'intermédiaire d'un nerf particulier auquel on a donné le nom de *nerf olfactif*. L'appareil de l'olfaction se compose d'une membrane muqueuse, la *pituitaire*, membrane très-riche en vaisseaux sanguins, molle, spongieuse, et qui tapisse non-seulement les fosses nasales, mais encore un grand nombre de cavités qui existent dans l'épaisseur des os du crâne et de la face. La pituitaire est criblée d'une infinité de petites glandes qui versent à sa surface le produit de leur sécrétion et la maintiennent ainsi dans un état continuel d'humidité. Le nerf olfactif, partant de la partie antérieure du cerveau, vient se distribuer à la membrane pituitaire par un nombre infini de petits rameaux qui s'étendent sur toute sa surface.

Ceci posé, rien n'est plus facile à comprendre que le mécanisme de l'olfaction. Les odeurs sont constituées par un grand nombre de molécules, extrêmement fins, qui se détachent constamment des corps odorants; elles se répandent dans l'atmosphère dans toutes les directions, et l'air atmosphérique les porte jusque sur la membrane pituitaire; celle-ci, sans cesse humectée par le mucus nasal, les retient et les met en contact avec les extrémités du nerf olfactif, qui en transmet directement l'impression au cerveau. Une des conditions essentielles, c'est que la membrane muqueuse du nez soit toujours imprégnée d'humidité; sans cela les odeurs cessent d'être perçues : c'est ce qui arrive sous l'influence du rhume de cerveau, alors que l'inflammation a desséché en quelque sorte la pituitaire.

L'odorat n'a pas été donné à l'homme dans l'unique but de savourer, pour ainsi dire, les odeurs et les parfums. Placé à l'endroit des voies respiratoires et digestives, ce sens a pour fonctions principales d'explorer la salubrité de l'air qui entre dans les poumons et les qualités des aliments qui pénètrent dans la bouche. Dès qu'on entre dans une salle d'hôpital, on est aussitôt averti par l'odorat de l'insalubrité de l'air qu'on y respire. Il en est de même de plusieurs professions où l'odeur des gaz délétères est le signe précurseur du danger : l'inodorance est le plus ordinairement l'indice de la salubrité de l'air. Pour les aliments qu'on ne connaît pas encore, la seule odeur qu'ils exhalent au moment où on les porte à la bouche suffit pour les faire admettre ou rejeter. Tel est le rôle le plus naturel de l'odorat; mais il est permis d'en user dans un autre but, celui, par exemple, de nous procurer l'agréable sensation qui résulte de l'absorption du parfum des fleurs ou de l'odeur de toute autre substance qui nous paraît bonne. L'essentiel est d'en user sobrement, sans provoquer des accidents et sans émousser la sensibilité de cet organe.

Les odeurs et les parfums, quelque agréables qu'ils paraissent, exercent une action toute spéciale sur le système nerveux. Tantôt ils excitent l'éternuement ou les larmes, tantôt ils produisent la joie et la gaieté, quelquefois ils provoquent le sommeil, d'autrefois ils prolongent la veille. En général, les odeurs fortes, respirées en grande quantité, peuvent déterminer des accidents nerveux souvent assez graves, des maux de tête plus ou moins intenses, des vertiges, des vomissements, et parfois une véritable asphyxie. L'odeur de l'opium, des fleurs de pavot et d'un grand nombre de plantes de la famille des solanées excite au sommeil. Tout le monde a éprouvé qu'en se reposant à l'ombre d'un noyer ou d'un sureau, on est presque aussitôt saisi d'un doux sommeil et quelquefois de violents maux de tête. Pendant les fortes chaleurs de l'été, la bétoine répand une odeur tellement vive que les ouvriers employés à l'arracher éprouvent une véritable ivresse, semblable à celle qui succède à un excès de vin. On trouve dans les annales de la médecine plusieurs cas d'épilepsie qui ont été provoqués par l'inspiration de fortes odeurs.

Il est beaucoup de fleurs parfumées, dit Cloquet, dont les émanations portent sur les nerfs une véritable irritation, et telle que si les particules odorantes se trouvent concentrées dans une petite masse d'air, il en résulte des accidents graves. Ainsi on a vu l'odeur des fleurs du *magnolia glauca* être assez stimulante pour accroître le paroxysme d'une fièvre et la douleur d'une attaque de goutte inflammatoire. Les émanations des fleurs de la lobélie causent des suffocations. Les fleurs de la mauve musquée déterminent des attaques de nerfs chez les femmes qui sont disposées à cette névrose. Rosen a connu une femme qui avait contracté de violents maux de tête pour avoir pris l'habitude de coucher sur un lit de roses éparpillées. Les fleurs de la rose, renfermées dans une chambre, ont pu donner la mort à ceux qui avaient eu l'imprudence de s'y endormir. A Londres, on a trouvé une femme morte dans son lit pour s'être endormie dans une chambre étroite où elle avait réuni un grand nombre de lis en fleur. Aussi est-ce une très-grande imprudence de conserver pendant la nuit, dans les chambres à coucher, des pots de fleurs ou des carafes garnies. Dans ce cas, il y a à craindre non-seulement l'odeur des fleurs, mais encore l'action toxique de l'acide carbonique qu'elles dégagent pendant l'obscurité.

On raconte que l'empereur Henri VI et une princesse de Savoie moururent empoisonnés à l'aide de gants parfumés; que Jeanne d'Albret, reine de Navarre, mourut empoisonnée de la même manière par René le Florentin; que le pape Clément VII fut empoisonné par les vapeurs d'une torche qu'on portait devant lui. Tous ces faits doivent être rangés plutôt dans le domaine du roman que dans l'histoire. Les poisons connus des anciens n'étaient pas plus actifs que ceux que nous connaissons aujourd'hui, et nous n'avons guère qu'une seule substance, l'acide prussique, alors tout à fait inconnu, qui soit capable de produire de tels effets.

Les odeurs et les parfums agréables sont loin cependant de produire des effets funestes. Pris en petite quantité, ils sont complétement inoffensifs; l'abus seul jette l'esprit et le corps dans une espèce d'engourdissement et d'énervation. Il faut donc en user sobrement et ne pas se plonger constamment dans une atmosphère parfumée, comme font beaucoup de femmes, qui se couvrent toute l'année de cosmétiques odoriférants ou qui embaument leurs habitations par un grand luxe de fleurs et de plantes odorantes.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS DE LA SAISON

Septembre

MENU D'UN DINER DE 12 A 15 COUVERTS

POTAGE

Purée de perdreaux au chasseur.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Croquettes de queues d'écrevisses.

POISSON

Barbue garnie à la normande.

RELEVÉ

Rosbif sauce raifort garni de légumes.

ENTRÉES

Cailles aux petits pois.
Timbale de lièvre à la gelée.

ROTI

Dindonneaux rôtis cresson.

ENTREMETS

Croûte aux champignons.
Charlotte russe au café.

Il n'est peut-être pas inutile d'indiquer la préparation du potage *purée de perdreaux*.

Piler les chairs de deux perdreaux cuits en broche et y mêler un volume égal de purée de lentilles; étendre ce mélange avec trois ou quatre litres de fonds à potage de gibier, et passer à l'étamine; réchauffer le potage en le tournant et sans le laisser bouillir; le finir avec un morceau de beurre et le servir avec une garniture de croûtons frits.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — *Entrepôt général*, 132, *rue de Rivoli*.

Voir la Petite Correspondance à la troisième page de la couverture.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

De nouveau, Boyton a traversé la Manche !.. c'est un amphibie.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.